



*D'où venons-nous?
Que sommes-nous?
Où allons-nous?*
(1897-1898), œuvre
de Paul Gauguin,
symbolise les
grandes questions
existentielles,
notamment avec
le nourrisson
représentant le
début de la vie et,
à l'opposé, la femme
âgée, la fin de vie.

MAURICE GODELIER

“La mort ne s'oppose jamais à la vie, mais à la naissance”

Si la science le questionne avec prudence, le mystère de l'au-delà entre nettement dans le champ des croyances et de la métaphysique. Pour les besoins d'un ouvrage qu'il a coordonné, *La Mort et ses au-delà*, l'anthropologue Maurice Godelier a étudié les conceptions de la mort d'un large panel de sociétés d'hier et d'aujourd'hui. PAR MARC BRANCHU

De la Rome antique à l'Inde en passant par le Moyen Âge chrétien ou les tribus amérindiennes, *La Mort et ses au-delà*, un livre coécrit en 2014 (CNRS éditions) par Maurice Godelier avec treize autres spécialistes, historiens ou anthropologues, illustre la diversité des conceptions de la mort et des rites associés. On y apprend que, pour les Chinois, un être humain est composé d'un corps et de dix âmes qui se séparent à la mort, trois d'entre elles – les âmes légères – passant alors sur la tablette funéraire exposée sur l'autel domestique, en attendant de se réincarner dans un descendant. Ou encore que, chez les Tikunas d'Amazonie, le principe vital quittant l'individu à sa mort entame un parcours jalonné d'épreuves, à l'issue duquel il rejoint un monde parallèle pour vivre comme sur terre, mais sans effort. L'ouvrage met aussi en évidence les invariants, les schèmes communs à ces conceptions. Avec à la clé des enseignements inédits, qui ne lèvent pas le mystère de l'au-delà, mais qui éclairent d'un jour nouveau le ressort des sociétés humaines.

SVHS: Comment est né cet ouvrage ?

Maurice Godelier : Un peu par hasard. Tout est parti du questionnement d'amis médecins. Avec l'allongement de la durée de vie, ils me confiaient que leur métier avait changé, qu'ils n'étaient plus là seulement pour guérir, mais de plus en plus pour accompagner leurs patients vers la mort. Ils ont voulu savoir comment la mort était conçue et vécue dans d'autres sociétés, à d'autres époques. J'ai donc sollicité des collègues, anthropologues ou historiens. Et treize d'entre eux ont accepté de jouer le jeu. Avec mon travail sur les Baruyas, nous avons ainsi réuni quatorze "vues" de la mort : de sociétés antiques – grecque, romaine –, des grandes religions monothéistes, de sociétés asiatiques (chinoise, indienne, thaïe, bouddhiste) ou de sociétés sans classe comme les tribus de Nouvelle-Guinée ou d'Amazonie. Malheureusement, l'Afrique est absente : à l'époque, aucun spécialiste n'était disponible. Mais j'ai vérifié ensuite et les invariants découverts ailleurs sont également présents en Afrique.

SVHS: Vous offrez un panorama passionnant des conceptions de l'au-delà, pour mieux mettre en évidence – et vous avez été le premier anthropologue à le faire – les invariants communs des pensées et des pratiques humaines liées à la mort.

M.G. : Des invariants sont des schèmes de pensée auxquels se trouvent associées des normes de conduite, des pratiques et des institutions qui prolongent ces schèmes et y puisent leur sens. En relisant le travail de Jean-Claude Galey, spécialiste

de l'Inde, une phrase m'avait frappé. Il écrivait que le brahmanisme opposait la mort non pas à la vie, mais à la naissance. Pour un hindou, la mort n'est pas la fin de la vie, mais le début d'un nouveau cycle dans la roue des renaissances. Et en achevant la lecture des autres recensions de l'ouvrage, j'ai pris conscience de l'existence et de la portée universelle de ce postulat. Dans toutes les sociétés humaines, dans toutes les religions, la mort n'est pas la fin de la vie, mais la disjonction du corps et d'un élément – une "énergie vitale", un "esprit", une "âme" (et même plusieurs "âmes" chez les Chinois ou chez les Thaïs) – qui continue d'exister sous une autre forme. Aussi contre-intuitif soit-il – qui a jamais vu une âme sortir d'un corps? –, cet invariant constitue un support de la pensée humaine partout, à toute époque : un système de représentation de la vie qui inclut la mort comme une autre vie.

SVHS: Vous écrivez : "C'est comme si cette pensée [de la mort comme fin de la vie] était impensable, c'est-à-dire pensable mais inacceptable pour la pensée".

M.G. : Oui, comme si l'humanité avait, consciemment ou inconsciemment, dénié la mort, avait fait en sorte que celle-ci soit

“ Pour un hindou, la mort n'est pas la fin de la vie, mais le début d'un nouveau cycle, dans la roue des renaissances ”

> Selon la tradition hindoue, le corps est lavé, parfumé et enveloppé dans un linceul, avant d'être incinéré pour libérer l'âme de son enveloppe charnelle. Ici, un Népalais effectue le rituel de purification sur le corps de son père.



plus acceptable. Et ce constat m'a permis de faire un bond en avant scientifique. J'ai compris que dans toute société, à toute époque, la pensée humaine fonctionne selon deux logiques :

la logique du vérifiable dans l'expérience concrète, et la logique posant que l'impossible est tout de même possible. Et ces logiques ne s'excluent pas. Les hommes ont toujours su qu'un simple humain ne pouvait franchir d'un bond une montagne. Mais ils n'ont jamais douté que, pour certains humains aidés par des dieux – Achille, par exemple –, il était possible que l'impossible soit possible. L'esprit humain s'emploie à développer des connaissances empiriques, mais il peut déborder à tout instant les limites de ses expériences concrètes.

SVHS: L'imaginaire pour affronter le réel ?

M.G. : Oui, en quelque sorte. La pensée humaine produit des mondes imaginaires qui se transforment en institutions (les religions), en pratiques individuelles et collectives (les prières, les pèlerinages...), bref, en réalités sociales qui en **présentent** l'évidence sans jamais en fournir la preuve. Cela a permis à l'humanité d'affronter la mort en la niant toujours chaque fois qu'elle s'opposait à la naissance et non à la vie. Elle la sublime en en faisant le moment où



< Yama, dieu et juge des morts, souverain des enfers dans l'hindouisme (représentation tibétaine de la fin du XVII^e siècle, début du XVIII^e, conservée au Metropolitan Museum of Art de New York).



commence pour les humains un destin "méta-physique". C'est toujours la pensée qui donne du sens non seulement à la mort, mais à toute forme de vie et au monde qui l'entoure.

SVHS: *Pourtant, vous rappelez que, dès l'Antiquité, l'empereur et philosophe romain Marc Aurèle (121-180) contestait déjà ces conceptions religieuses...*

M.G.: Oui, il considérait que la mort est "une simple fonction de

▲ Avec 1 106 km² pour 7,5 millions d'habitants, une liste d'attente de plusieurs années permet d'attribuer les rares concessions qui se libèrent dans les cimetières publics de Hong Kong, comme ici celui de Tseung Kwan O. La commémoration des défunts y est un rite ancestral qui demande d'avoir un lieu fixe de recueillement.

la nature" dont il convenait de dissiper "les vains fantômes que l'on y joint sans raison". Cette approche est partagée à notre époque par de nombreuses personnes, moi compris. Mais, selon moi, elle est et elle restera minoritaire.

SVHS: *Pourquoi?*

M.G.: Parce que ce ne sont ni la philosophie ni les sciences expérimentales modernes – dont les résultats peuvent être vérifiés – qui produisent des significations partagées par des centaines de millions de personnes, comme

c'est le cas des religions à prétention universelle telles le christianisme, l'islam ou le bouddhisme. Seules les religions, parce qu'elles sont des représentations totalisantes de l'univers, ont cette capacité de produire des significations reçues par tous ceux et toutes celles qui les vivent comme des vérités existentielles. On peut penser au tableau de Gauguin *D'où venons-nous? Que sommes-nous? Où allons-nous?* Les religions s'efforcent

“ On assiste à un phénomène tout à fait moderne : on se distancie vite de la mort d'un proche. [...] La déchristianisation est passée par là, évidemment ”

d'apporter des réponses à des questions existentielles – qu'est-ce que naître? Qu'est-ce que mourir? – par des cosmologies globales. Ces réponses sont vécues comme des vérités existentielles dictant la manière dont les hommes doivent agir sur le monde et sur eux-mêmes. Ça pèse sur le quotidien : il faut se conduire de telle ou telle façon face à la vie, face à la mort.

SVHS: *Pourquoi l'humain a-t-il besoin de ces visions totalisantes?*

M.G.: Parce que le meilleur support pour vivre sa vie, c'est d'avoir des évidences, des protections et des garanties.

SVHS: *Vous ne partagez pas ces conceptions religieuses. Pour autant, vous ne souscrivez pas à la critique de Marc Aurèle qui affirmait que, "pour redouter une fonction naturelle [comme la mort], il faut être un véritable enfant"?*

M.G.: Non. J'ai toujours cité avec beaucoup d'admiration Marc Aurèle, mais, en tant qu'anthropologue, je n'ai pas adhéré à cette critique-là. Les mondes imaginaires des religions ne sont pas les produits d'une humanité encore dans l'enfance. Ils ne se dissiperont

pas automatiquement avec les progrès des "lumières" de la connaissance. Ils sont les témoins de l'effort des hommes pour affronter leurs limites, conjurer leur peur devant la mort et espérer un monde meilleur, où l'injustice et la souffrance auraient été vaincues. Les bolcheviques ont essayé d'éradiquer les religions. Mais c'est stupide : on n'éradique pas les religions, elles correspondent aux besoins des gens. Regardez le résultat dans la Russie d'aujourd'hui : c'est le retour permanent des religions ! Ceux qui, comme moi, se défont individuellement d'une religion le font par un travail sur eux-mêmes. Mais il est très compliqué de vouloir universaliser la connaissance scientifique, et d'en faire un guide d'autoanalyse de soi et de sa place dans l'univers. Spontanément, les individus ont besoin d'explications globales qui les situent dans la vie et dans l'univers.

SVHS: *Vous remarquez que le jugement divin post mortem n'est affirmé que par certaines grandes religions. Comment l'expliquez-vous?*

M.G.: Ce fut pour moi une découverte. Appartenant à la civilisation chrétienne, j'imaginai

plutôt que ce type de jugement était généralisé. Ce n'est pas le cas. Chez les Baruyas, l'auteur d'un crime rejoint le "séjour des morts", comme n'importe quel défunt. J'ai cherché les raisons possibles de cette invention du jugement post mortem, et j'ai fait l'hypothèse qu'il était apparu avec la naissance des sociétés étatiques, inégalitaires, divisées en ordres ou en castes, comme en Inde. Et que ces sociétés étaient d'une violence telle que l'on a pu supposer que seuls les dieux pouvaient alors juger les humains.

SVHS: Dans votre ouvrage, vous mettez en évidence un autre invariant: les pratiques entourant la mort.

M.G.: Face à la mort d'un proche – celle d'un ennemi répond à d'autres règles –, on observe que trois étapes, trois moments, font systématiquement l'objet d'institutions, de pratiques sociales codifiées: l'accompagnement du mourant, le sort réservé au cadavre et le deuil. On retrouve ces trois étapes dans toutes les sociétés, avec des variations d'une société à l'autre. Quand un proche se meurt chez les Baruyas, ils arrivent en pleurs, ils disent "ne nous quitte pas", ils se lacèrent même le front. Alors qu'en Chine, on adopte un silence respectueux, ou, chez les bouddhistes, on entonne des

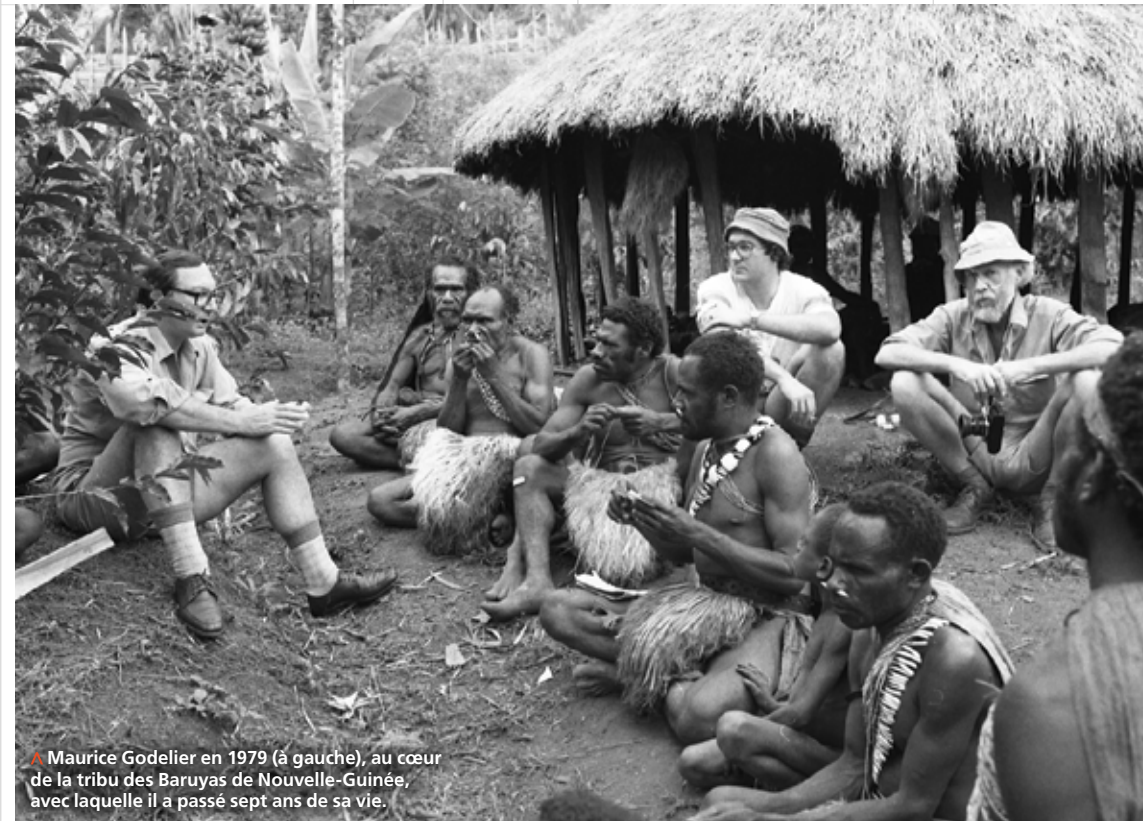
chants que le mort entendra dans l'au-delà.

SVHS: Les rites funéraires comportent toujours un moment où l'on se sépare du cadavre?

M.G.: Toujours. Les façons de le faire diffèrent selon que l'on enterre le corps, qu'on l'incinère, comme en Inde – cela permet de libérer l'esprit –, qu'on l'expose sur une plateforme pour qu'il s'y décompose ou qu'on le momifie... Dans quelques rares sociétés d'Amazonie ou de Nouvelle-Guinée, pour éviter que le mort ne souffre d'être enseveli sous la terre, livré aux vers et aux êtres malfaisants qui vivent en profondeur, le mort est incinéré et ses cendres mélangées à une pâte faite de bananes écrasées. Le mort est alors ingéré par les membres de sa parenté, qui lui offrent leur corps comme sépulture. C'est un acte sacré, accompli à l'abri des regards.

SVHS: Et chez les Baruyas?

M.G.: Le cadavre est soit enterré soit exposé sur une plateforme où ses chairs se décomposent. Dans ce cas, les Baruyas plantent des taros, des plantes ancestrales qui vont s'imbiber du "jus" du mort et qu'ils replanteront dans les jardins laissés par le défunt ou la défunte. À ce moment, ils recueilleront les os pour les placer dans le creux d'un arbre au milieu des



▲ Maurice Godelier en 1979 (à gauche), au cœur de la tribu des Baruyas de Nouvelle-Guinée, avec laquelle il a passé sept ans de sa vie.

forêts appartenant au clan du mort. Son esprit continuera ainsi à veiller sur les terres du clan.

VHS: Cette variété d'approches est surprenante...

M.G.: Non, dans chaque société, les rites funéraires font partie d'une représentation imaginaire. Or il n'y a pas de limite à l'imaginaire! Il n'y a pas d'affirmation et de jugement purement imaginaires qui soient pratiquement vérifiables.

SVHS: À la lumière de ce vaste panorama, quel regard portez-vous sur les pratiques de notre propre société face à la mort?

M.G.: En France, aujourd'hui, on assiste à un phénomène tout à fait moderne: on se distancie vite de la mort d'un proche. Je ne dis pas qu'on s'en débarrasse, mais on n'y prête plus l'attention qu'on y portait aux XVI^e et XVII^e siècles. La déchristianisation est passée par là, évidemment. On a réduit les rituels qui sont destinés aux morts. Et on a transféré sur le personnel médical l'accompagnement du mourant. Il existe 7 200 Epaht en France, alors qu'en Grèce, où je vis une partie de l'année, ils sont peu nombreux: les vieux continuent d'être pris en charge par leur famille.

SVHS: Une dernière question, plus personnelle: quel est votre propre rapport à la mort?

M.G.: La mort qui m'importe le plus est celle de mon épouse, de mes enfants et petits-enfants. En arrière-plan, il y a toujours en moi la peur de la mort des autres ou qu'ils soient victimes d'un accident. Au fond de moi, ça me terrifie. Ma propre mort? J'ai 87 ans, donc ça approche. Je l'attends comme une chose normale et inévitable, avec néanmoins une souffrance qui accompagne cette attente et cette pensée: savoir que je vais me séparer de mes proches. Je n'aurai plus mon épouse, mes enfants, mes petits-enfants... En même temps, je souffre de savoir qu'ils vont souffrir de ma disparition. Je ne voudrais pas leur faire de la peine. Dans beaucoup de

Maurice Godelier, dans les pas des Grands Hommes

Médaillé d'or du CNRS, lauréat du prix Alexander von Humboldt, Maurice Godelier est une figure internationale de l'anthropologie. Il le doit notamment aux Grands Hommes. On ne fait pas référence ici à Fernand Braudel et Claude Lévi-Strauss – deux éminences des sciences sociales –, qui lui mirent le pied à l'étrier dans les années 1960, alors que, tout jeune agrégé de philosophie, il se lançait dans l'anthropologie. Il s'agit en fait des Baruyas, cette tribu de Nouvelle-Guinée avec laquelle il passa sept années de sa vie, entre 1966 et 1988. Une immersion qui fournit le matériau de *La Production des Grands Hommes* (Fayard, 1982), son premier ouvrage de référence. Depuis, il n'a cessé de questionner les ressorts des sociétés humaines, déconstruisant souvent des schémas acquis, au gré d'ouvrages considérés désormais comme des classiques: *Métamorphoses de la parenté* (Fayard, 2004) *Au fondement des sociétés humaines* (Albin Michel, 2007), *L'Imaginé, l'imaginé et le symbolique* (CNRS Éditions, 2015). Des travaux en résonance avec notre époque, qui lui valent d'être régulièrement interrogé sur les sujets d'actualité: l'homoparentalité, la PMA ou l'inceste, sujet qu'il aborde dans son dernier livre: *L'Interdit de l'inceste à travers les sociétés*, tout juste paru chez CNRS Éditions.

sociétés – comme chez les Indiens d'Amérique – existe une forme de stoïcisme devant la mort: on va rejoindre les ancêtres, on commence à chanter son agonie et la rencontre prochaine. Donc il y a des sociétés qui acceptent **la mort comme un phénomène normal**. Et ils savent y faire face. Ça ne veut pas dire du tout qu'il n'y ait pas d'angoisse, mais il y a une sorte de philosophie constructive qui **apprivoise** l'angoisse. L'humanité doit apprendre **à faire sans cesse un travail sur elle-même, face à la vie comme face à la mort...** ■



La Mort et ses au-delà, sous la direction de Maurice Godelier, CNRS Éditions, 2014, 410 p., 25 €.

“ Les Baruyas plantent des taros, des plantes ancestrales qui vont s'imbiber du "jus" du mort et qu'ils replanteront dans les jardins laissés par le défunt ou la défunte ”